

Brasserie SAMMULLER-HAFFNER (suite)



Fils d'une famille de vigneron, Joseph HAFFNER naîtra exactement cent ans avant moi, en 1848, à NEIDERMORSHWIR, Haut-Rhin. Il entra à l'entreprise de foudrerie « FRUNHINZHOLZ » ou il passa son brevet de maîtrise de Tonnelier Foudrier, profession de la plus haute importance dans cette Alsace vinicole. Mobilisé, en 1870, à la déclaration de guerre, il sera fait prisonnier par les Prussiens. Libéré à la signature du traité de paix, comme tous les combattants ayant porté l'uniforme français, il eut le droit d'opter pour la nationalité française avec obligation de quitter l'Alsace dans les 24 heures, ce qu'il fit avec deux de ses frères Louis et Jean. Préalablement, il ira demander de l'aide à son ancien employeur, Monseigneur RAESS, évêque de Strasbourg chez lequel il travailla en qualité de maître de chai. Celui-ci lui donna un thaler, somme dérisoire au regard de la longue route qui l'attendait jusqu'à Toulouse où il envisageait de rejoindre son oncle FRITZ HAFFNER. Ce dernier y avait fondé sa brasserie quelques décennies auparavant. Les trois frères travailleront de ville en ville pour financer leur voyage. Arrivé dans le Sud-Ouest, Louis fondera une petite brasserie à Lavour (Tarn), Jean la « Brasserie du Nord » à Toulouse. Joseph s'établira Tonnelier Foudrier au 8 de la rue Marengo à Toulouse. Son dernier employeur sera son oncle Fritz HAFFNER. Son carnet d'ouvrier en fait foi. Aujourd'hui, l'apparition de nouveaux matériaux tels, les aciers inoxydables, aluminium, plastiques a permis de remplacer le chêne pour la conservation des liquides alimentaires. Autrefois, le chêne était le matériau roi. Plus exactement le merrain, c'est-à-dire la partie noble de l'arbre abattu à l'âge mur (150 ans) dépourvu de tout défaut noeud ou moisissure, et surtout fendu à la hache afin de ne jamais trancher le fil du bois. Une interruption du fil occasionnera inmanquablement une fuite du récipient. Joseph HAFFNER importait son bois de Trieste, car c'est en Yougoslavie que l'on trouvait les meilleurs chênes au grain fin, appréciés encore aujourd'hui par les oenologues pour leurs qualités aromatiques. La production de Joseph HAFFNER était destinée à ses parents brasseurs, aux viticulteurs du Sud-Ouest, mais il travaillait aussi pour la compagnie des Chemins de fer du Midi fabriquant des wagons-citernes de 150 hectolitres. Il avait appris la géométrie et le dessin industriel, ses cahiers d'école en témoignent. Il était capable de faire des récipients aux formes les plus variées, dont des foudres carrés décuplant ainsi les possibilités de garde des caves. Joseph HAFFNER épousera Lèontine SAMMULLER. Ses connaissances techniques en matière de foudrerie permettront de révolutionner la Brasserie de Georges Henri SAMMULLER à Luchon. Cette photo vous présente l'atelier



de Joseph HAFFNER vers 1900. Rien à voir avec ces tonnelleries « modernes » que j'ai eu l'occasion de visiter où les ouvriers spécialisés, mais sans spécialité assemblent à la chaîne par des gestes répétitifs des tonneaux d'un même type aux douves préalablement taillées par des machines automatiques. Autrefois, par contre, un ouvrier était capable de concevoir de réaliser et d'assembler à la main toutes les pièces de tonneaux et foudres les plus divers. C'était la classe ouvrière du 19-ième siècle, la vraie. Elle a disparu. C'était des « Maîtres ». Regardez-les ! Ils ont tous la

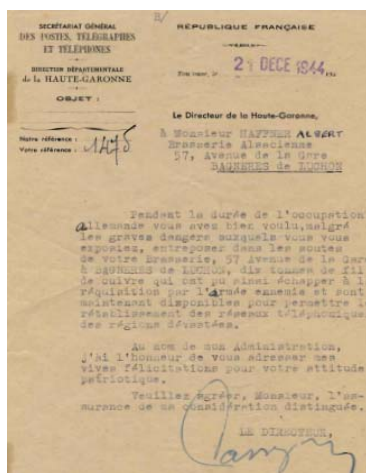
tête couverte. Au port de la casquette, on peut distinguer les réfugiés alsaciens de la première génération, les autres ont adopté le béret gascon. Ils ont le col fermé, noué avec une cravate, portent gilet ou veste. Ils présentent leurs instruments, dont ils sont fiers, symbole de leur profession et de leur savoir. Une exception, mon grand-père Albert HAFFNER, jeune apprenti, il tient la manivelle du treuil servant à cintrer les douves, preuve qu'on lui confiait les tâches les moins qualifiées. En fond, un foudre de taille respectable dont Joseph HAFFNER avait la spécialité. On reconnaît ce dernier tenant son crayon et carnet. Un livreur de la Brasserie FRITZ HAFFNER leur porte une caisse de bière. Remarquez la pièce de cuir qu'il a sur l'épaule, indispensable afin d'éviter l'usure du vêtement par la caisse. Aujourd'hui, dans notre monde actuel, nous sommes devenus des serveurs, nous nous présentons prononçant le nom de notre employeur. (Je travaille chez X). Le prestige d'un individu ne semblerait ne dépendre que du nom de la société qui l'emploie. Eux, c'étaient des hommes libres, ils se présentaient en proclamant leur nom et leur métier « Tonnelier ».

La guerre de 1914 déchira la famille HAFFNER. Le neveu de Joseph HAFFNER, Camille fit son service militaire en Allemagne. Cherchant à se faire reformer il se plaignait du coeur, non sans éveiller les soupçons de son commandement. Un jour passant dans la cour de la caserne, il entendit crier « Au FEU ». Il se précipita à l'entrée du hall, saisit deux sceaux de sable au piquet d'incendie et monta au pas de course les étages. En haut, le médecin major l'attendait avec son stéthoscope. C'était un piège. Il dut terminer son service, mais à sa libération il se réfugia en France. La déclaration de guerre le surprit à Paris. Immédiatement, par élan patriotique, il partit s'engager dans la Légion étrangère, étant de nationalité allemande. Rentrant chez lui, il vit un attroupement devant son domicile. La foule déchaînée, pensant qu'un « boche » vivait là, avait pillé son appartement et jeté ses meubles dans la rue. Le voyant, elle se précipita sur lui tentant de le lyncher. Le document d'engagement qu'il venait de signer et qu'il portait avec lui le sauva alors d'une mort certaine. Cette anecdote est suffisante pour démontrer la bestialité des guerres.



JOSEPH, ALBERT (debout) et GEORGES HAFFNER sur les genoux de sa mère LOUISE

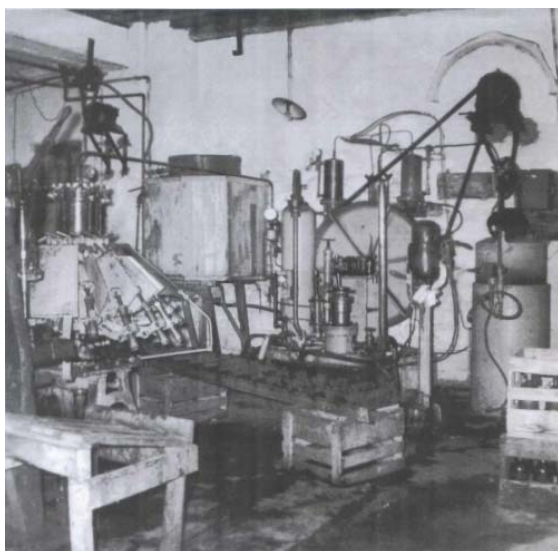
ALBERT HAFFNER, démobilisé de l'armée française en 1918, prit la succession de ses oncles SAMMULLER à la Brasserie alsacienne à Luchon, mais les temps avaient changé. Les cahiers comptables en témoignent, entre 1844 et 1914, le prix de la bière n'a pas bougé. C'était l'époque de la stabilité économique, celle du franc-or. La guerre de 1914 a été une catastrophe humaine et économique pour la France. Sous la direction de Albert HAFFNER néanmoins la Brasserie se modernisa. Comme pour beaucoup de Français la défaite de 1940 détruisa des années de labeur.



LA BATAILLE DU CUIVRE. Au petit matin de ce 11 novembre 1942, une personne vient frapper à la porte de la Brasserie alsacienne à Luchon. Albert HAFFNER se lève précipitamment et reconnaît son gendre Pierre MOMPEZAT. Pierre est agent des PTT, il est chargé de l'entretien du réseau téléphonique et bien sûr il est bien informé. Son réseau de résistance vient de lui communiquer que les Allemands ont violé le traité d'armistice et leurs Panzers foncent vers le Sud. La flotte se saborde à Toulon pour ne pas tomber dans leurs mains. Quinze tonnes de fil de cuivre, matériau hautement stratégique, « rapatriées » lors de la débâcle de 1940 sont entreposées à la Poste de Luchon. Pierre MOMPEZAT veille sur ce bien qui ne doit pas être pris par les Allemands. Il faut prendre une

décision rapidement. Sans aucune hésitation, Albert et Louise HAFFNER donnent leur accord : les quinze tonnes de fils seront cachées dans les soutes de leur Brasserie. Un camion bâché conduit par des hommes de confiance fera le transport. Les Allemands trouveront des locaux vides à la Poste de Luchon. Jusqu'en août 1944, ce fil dormira derrière des piles de caisses de bières à la Brasserie alsacienne. Une forte garnison allemande stationnée à Luchon gardait la frontière espagnole. Amateurs de bières, ils venaient tous les jours passer des commandes à la brasserie. Un jour ma grande mère Louise est descendue à la cave chercher de la bière avec un allemand. Inconsciemment, elle s'est dirigée vers le fil de cuivre. Puis réalisant son erreur, elle a dit à l'allemand, « Excusez-moi, la bière est de l'autre côté ». Elle a tourné les talons et ils sont partis en sens inverse. À cette époque, il y avait dans chaque maison une carte du front de l'Est marqué par un fil rouge que l'on déplaçait au fur et à mesure de son évolution. La porte d'entrée de la brasserie était toujours ouverte. Rentrant à la cuisine, ma grande mère trouva un allemand venu chercher de la bière, pensif devant cette carte. Surpris, il lui a fait remarquer qu'il venait lui-même de la remettre à jour, déplaçant fortement la ligne de front vers l'Allemagne, car l'Armée rouge venait d'infliger de cuisantes défaites à la Wermatch ces derniers temps. Ma grand-mère l'a bien sûr remercié d'avoir si aimablement actualisé sa carte. Une bataille secrète venait de se dérouler à Luchon : « la bataille du cuivre ». Les Allemands l'ont perdue. À la libération, Albert HAFFNER a restitué ce fil de cuivre à l'administration des PTT qui lui a adressé la lettre de félicitations ci-jointe. Il eut préféré une remise sur ses factures téléphoniques. Hélas ! En 1952, après une vie de travail intense, Albert HAFFNER s'éteignait. Quelques mois plus tard, son cousin, ami d'enfance et de toujours, le Docteur Joseph SAMMULLER disparaissait également.

Reprenant l'entreprise familiale, Georges HAFFNER dès son retour de captivité en 1944 s'est remis au travail aidé par son épouse Marie Rose. Contraint d'abandonner la fabrication de la bière, il s'est consacré à la fabrication de la limonade et du soda. Avec de faibles moyens, mais avec beaucoup d'imagination, il a organisé une unité de production capable de laver, tirer, étiqueter 1200 bouteilles à l'heure. La limonade de mon père était la meilleure du monde. Je dis cela sans chauvinisme. Son étiquette au nom de notre Dieu luchonnais « LIXON » faisait la gloire de notre eau et proclamait « **Fabriquée avec l'eau de la ville de Luchon. Source de NAOU-HONTS, la plus pure des eaux potables.** » Malgré la concurrence des multinationales et leur débauche de publicité, c'est cette qualité qui lui a permis de conserver un marché régional s'étendant sur tout le Comminges. La fabrication était



Ligne de production de limonade de Georges HAFFNER

totalelement familiale. L'été, tous les postes de la chaîne de fabrication étaient occupés par les membres de la famille. Les deux garçons les plus âgés au lavage des bouteilles, Marie Rose HAFFNER, ma mère au dosage, Georges HAFFNER aidé du troisième garçon au tirage et au bouchage, Tante ZA et Louise HAFFNER ma grand-mère à l'étiquetage. Cette dernière conservait un oeil sur la cuisine et se libérait la première pour servir un bon repas qui nous attendait tous. Le fidèle René RIOS effectuait les opérations de chargement des caisses sur le camion. Mon père travaillait dans la bonne humeur. Pour la fête de Barcognas, lors « des levers de table » l'orchestre s'avancait auprès des machines que vous voyez sur cette photo, et c'est là sans arrêter le travail

que toute la famille écoutait le concert offert par les « Compagnons de Pailhet », sur bruit de fond du compresseur de saturation d'eau gazeuse. Nostalgique du Luchon des années 1930, lorsque, ravi par la productivité de ses machines Georges chantait des airs de sa jeunesse. À vrai dire, les airs de « *la Valse brune des chevaliers de la lune...* » ou « *la Java bleue que l'on danse les yeux dans les yeux au rythme joyeux...* » s'adaptaient le mieux au rythme de la tireuse, lorsque celle-ci tournait à 1200 bouteilles à l'heure et seulement l'explosion d'une bouteille de limonade ou celle d'un siphon pouvait troubler son humeur. Je connais bien sûr tous ces airs, ainsi que le « Berger des Crabioules » qu'il entonnait lorsque lors d'une livraison à l'Hospice de France ou au Mourtis, quand notre camion pénétrait dans une forêt de sapins. Georges HAFFNER avait un goût pour la poésie, et les lecteurs du Peit Commingeois ont eu l'occasion de lire ses oeuvres sur leur hebdomadaire. Certains disent qu'un de ses fils lui ressemble. L'après-midi, à tour de rôle un garçon partait livrer avec son père. Les autres avaient quartier libre. La vie était belle et intéressante. Luchon était une ville animée. Chaque quartier avait ses épiceries, ses commerces, artisans, hôtels-restaurants et cafés. Le lundi était consacré à la tournée de la ville. Le mardi, c'était la tournée du Val d'Aran. Avant la guerre, les jeux d'argent étant interdits en France, mes parents livraient le casino du Pont du ROY en Espagne. C'était les grandes heures de FOS, avant l'ouverture du tunnel de VIELHA. La caisse d'Épargne de FOS était la deuxième du département après celle de Toulouse par ses dépôts. Un tram reliait Marignac et la grand-mère de notre cliente Josephine PENETRO assurait les services de diligences avec le Val d'Aran espagnol. En semaine, l'on faisait la tournée des hautes vallées. Il y avait des cafés dans tous les villages, dont cinq dans le plus turbulent de tous : Juzet. Moi j'y en ai connu trois, puis deux. Ambiance assurée tous les soirs, sans TV et l'on ne s'ennuyait jamais. Mon Luchon, c'est le Luchon commercial, le Luchon artisanal, convivial et social. À la table familiale, on discutait des dernières nouvelles ramenées des tournées des vallées. Assis sur le banc devant la porte de la Brasserie, on saluait tout Barcognas qui allait faire son marché en ville. Aujourd'hui, cette avenue de la gare où je suis né, autrefois si vivante ressemble à un quartier de banlieue. Pourra-t-elle un jour retrouver cette vie d'antan ? Cependant, l'ONE coule toujours sous le pont de chez SAMMULLER. De nouvelles générations grandiront sur ses rives.

Pierre HAFFNER